

# **RAISONS STRICTEMENT LITTERAIRES**

**Christian X. Ferdinandus \***

## **1**

Depuis que j'ai appris à lire, je suis devenu un inconditionnel de ce que l'on appelle les *belles lettres*. Avant d'avoir terminé mes études secondaires, j'avais parcouru, malgré mon jeune âge, une quantité appréciable de livres.

J'avais, bien sûr, conscience de manquer d'une base théorique minimale et, de ce fait, dans le choix de mes lectures, je me laissais guider par le pur goût personnel.

En raison de cette conviction et, surtout dans l'espoir de devenir un écrivain de fictions, j'ai décidé d'étudier la Littérature à la Faculté de Philosophie et Lettres. Un trimestre ne s'était pas écoulé que je me rendais compte qu'une telle carrière ne forme pas des écrivains mais bien des lecteurs (et, la plupart du temps, des lecteurs dédaigneux, peu lucides, rendus fous par la rhétorique, par le snobisme ou par l'analyse des procédés de tout extravagant aventurier des lettres).

Néanmoins et, malgré ces révélations intervenues très tôt, je n'ai pas renoncé : en un peu plus de cinq ans, j'ai obtenu ma Licence.

Par chance, je m'étais lié d'amitié ou, j'avais au moins noué des relations cordiales, avec le docteur Manuel Ramírez Ansaldi, un homme que je n'hésite pas à qualifier de génial. En lui coexistaient plusieurs façons d'être qui, semblant à première vue touffues ou détachées,

s'entrecroisaient en sa personne selon un certain processus de synthèse.

Il connaissait des langues anciennes à la perfection et, par conséquent, pouvait traduire du grec, de l'hébreu ou du latin avec aisance, précision, et une enviable fluidité poétique. Dans la mesure où il était une sommité dans le domaine de l'Antiquité classique, il occupait de fait à la Faculté, une sorte de charge honorifique et faisait office de superviseur ou de tribunal de dernière instance pour les chaires de grec et de latin. Il ne remplissait cette tâche que durant le dernier quadrimestre car il était de notoriété publique que, à partir de janvier, il passait son temps à effectuer des voyages en Europe (particulièrement dans les pays du bassin de la Méditerranée).

Mais son univers littéraire s'ouvrait, comme je l'ai dit, sur des domaines très distincts et il manifestait, dans tous, la même efficacité. Il parvenait, par exemple, à expliquer les passages les plus compliqués de Gongora avec une simplicité qui rendait un texte, en apparence labyrinthique, clair comme de l'eau de roche. Son habileté philologique ne se bornait pas au monde gréco-latin ni aux Espagnols des siècles d'or ; méprisant les opinions de ceux qui, dans le *Martín Fierro*, voient surtout un plaidoyer socio-politique, il considérait que c'était le meilleur roman argentin du 19<sup>ème</sup> siècle et il y avait trouvé de curieuses réminiscences classiques. Grâce à sa compétence et à sa sympathie, des textes ardu devenaient limpides pour l'apprenant, au point que des personnes peu douées, ou même fort profanes en matière de lettres, pouvaient accéder à des mondes qui semblaient réservés exclusivement aux spécialistes. Il était,

en somme, un humaniste et – pourquoi ne pas le dire ? –, celui qui ressemblait le plus à un sage.

Sans aucune présomption, je peux me vanter d'être parvenu, par mes propres moyens et sans avoir subi aucune influence de Ramírez Ansaldi, à des conclusions fort similaires aux siennes, concernant l'oeuvre maîtresse de José Hernández, et nous avons, par conséquent, de fréquents dialogues informels autour de divers aspects du poème (N.d.T. : *Martín Fierro*).

A une certaine occasion, Ramírez m'a dit que le gaucho de Hernández, en allant s'urbaniser à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et aux débuts du 20<sup>ème</sup>, a terminé sa métamorphose dans le *compadrito* de Buenos Aires, qui a tellement intéressé la plume de Borges (N.d.T. : « *Historia del tango* », texte ajouté à la deuxième édition de « *Evaristo Carriego* »).

— *C'est vrai* – ai-je acquiescé, en tentant de démontrer que, moi aussi, je disposais d'informations sur le sujet –. *Je crois que c'est l'avis de José Gobello (N.d.T. : 1919-2013). Et, si je me souviens bien, Borges a écrit que, enfant, il lui a semblé que le langage du **Martín Fierro** relevait plus du **compadre criollo** que du paysan ; sa façon de parler à la gaucho était le **Fausto** de Estanislao del Campo.*

- *La transition du gaucho au **compadrito** (N.d.T. : difficilement traduisible) aura été quasi imperceptible. Vous vous souviendrez que, dans **La morocha** (N.d.T.) qui date de l'année 1905 (et qui, il faut l'avouer, est d'une poésie très prétentieuse), Ángel Villoldo écrit : « Je suis la gentille compagne /*

du noble gaucho de Buenos Aires ». La synthèse parfaite : gaucho + habitant de Buenos Aires.

— Effectivement. Et, bien avant dans le 20<sup>ème</sup> siècle, on a continué à produire quelques tangos aux thèmes non citadins mais bien gauchos.

- Mais, comme pour tout le reste, ont également été modifiées l'attitude, les emphases, la manière de chanter, la phraséologie ... Nous avons, par exemple, le tango **Contramarca**. Il date de 1930 et est l'oeuvre de deux « **gringos gauchos** » – ici, il sourit légèrement – : musique de Rafael Rossi et texte de Francisco Brancatti : Gardel l'a enregistré en 1930 ; Julio Sosa, je suppose, aux alentours de 1960 et Roberto Goyeneche un peu plus tard, je crois, vers 1966 ou 1967.

« Mon Dieu », ai-je pensé, « quelle sorte d'homme est-il, qui peut lire dans le texte Sophocle en grec et Virgile en latin, et qui, à présent, apparaît également un érudit en matière de tangos ... ? ».

- Julio Sosa – poursuivit-il – n'est pas un saint de ma dévotion mais, en revanche, je me souviens très bien de la façon dont Gardel et Goyeneche ont chanté **Contramarca**.

Et, par la suite, il me laissa perplexe lorsque, pour m'expliquer les différences de phraséologie entre les deux chanteurs, il a chanté – bien sûr *a cappella* – le tango **Contramarca**, d'abord avec la voix de Carlos Gardel et, ensuite, avec celle de Roberto Goyeneche. J'ai fermé les yeux et, en effet, c'étaient la voix et le style de Gardel et c'étaient la voix et le style de Goyeneche : Ramírez était

Gardel et il *était* Goyeneche.

Il rit de mon étonnement et l'attribua, sans plus, à son habileté :

- *Tout jeune, cela m'amusait de me livrer à des imitations. A l'école secondaire, on me faisait parodier les professeurs. J'aime le théâtre et, après tout, nous avons tous besoin d'être parfois comédien. Je peux me mettre dans la peau de plusieurs personnages ...*

Et, en effet, au fil du temps, j'ai constaté que le docteur Manuel Ramírez Ansaldi pouvait reproduire de façon irréprochable les voix, la manière de moduler, les poses, les tics verbaux, par exemple, de Luis Sandrini, Carlos Menem, Raúl Alfonsín, José Marrone ...

A deux reprises, j'ai osé lui montrer comment j'essayais de faire des incursions, en tant que créateur, dans la littérature narrative. A juste titre, mais aussi sans dramatiser, son avis fut négatif : j'avais une bonne prose, une syntaxe correcte et même une certaine expressivité louable mais il manquait à mes écrits certains condiments : changement de rythme, « *explosion* » et, surtout, le « *vécu* » dont seuls les détails témoignent : sans l'apport de détails fonctionnels, un récit devient évanescent, invraisemblable et meurt au fur et à mesure que le lecteur le lit. Je l'ai très bien compris : je n'ai pas insisté en tant que narrateur, une troisième fois, et je me suis résigné, dans ma relation présente et future avec la littérature, à jouer le rôle de professeur, de critique ou de philologue.

Ramírez Ansaldi appréciait également le côté mondain.

Il ne dédaignait pas la partie « *populaire* » de l'existence

et était, par exemple, bien informé sur les péripéties du championnat argentin de football. Il n'a jamais voulu nous révéler quelle était son équipe préférée, bien que j'aie ma petite idée sur le sujet. Son bien-être économique semblait être supérieur au niveau moyen de ses collègues de l'université : il vivait seul – je lui ai rendu visite une fois – dans un grand appartement de la rue Maure, quelques pâtés de maisons avant de descendre à l'abbaye de San Benito, et il conduisait une voiture BMW d'un modèle relativement récent.

Grand et mince, il se mouvait et cheminait avec une élégance juvénile, bien qu'il approchât les soixante ans. Le temps n'avait engendré chez lui pas même un début de calvitie ; son abondante chevelure brun clair était peignée sans rigidité, les cheveux blancs à ses tempes ne le vieillissaient mais, au contraire, le rendaient encore plus attirant. Un visage harmonieux, des yeux célestes, des dents blanches et un sourire spontané ...

Je suis un homme et ne m'intéresse pas à la beauté masculine mais, indubitablement, le docteur Manuel Ramírez Ansaldi était un fort beau garçon. A la Faculté, on lui connaissait quelques aventures, et pas seulement avec des collègues féminines : plus de quatre étudiantes avaient également succombé aux charmes du bienheureux professeur. Il était, en somme, ce que les adolescents appellent *un winner*.

Il va sans dire que je l'admirais et que, dans la mesure du possible, j'aurais aimé ressembler au docteur Manuel Ramírez Ansaldi et être, comme lui, *un winner*.

Une fin d'après-midi de décembre (la Faculté était quasi déserte), je le rencontrai dans le couloir du deuxième étage, sa mallette en cuir noir sous le bras.

- *Jeune Loiácono* – dit-il en me saluant de cette apostrophe, un peu gênante pour moi, me qualifiant de *jeune* tout en me vouvoyant, comme pour maintenir une certaine distance –, *j'ai appris que nous sommes à présent des collègues.*

Ces paroles, relativement excessives (je me sentais, sur le plan intellectuel, d'un niveau relativement inférieur), me mirent un peu mal à l'aise mais, simultanément, conférèrent de l'audace à mes vingt-quatre ans : je mis l'occasion à profit pour lui faire part de mon intention de décrocher une bourse de doctorat.

- *Excellente idée ! Je vous invite à aller prendre un verre afin d'en parler plus tranquillement. Si vous avez le temps, bien sûr.*

La situation m'apparut étrangement paradoxale : c'était le maître qui invitait, en manifestant de l'intérêt pour le projet d'un disciple.

Nous avons évité le bar bruyant, situé au coin de Pedro Goyena et de Puán, et nous sommes éloignés à quelques centaines de mètres jusqu'à un café plus tranquille. La pénombre de son intérieur contrastait avec la clarté éblouissante de fin d'année.

Manuel Ramírez Ansaldi commanda un whisky avec de la glace et le sirota les yeux fermés ; pour ma part, consommant rarement de l'alcool, je pris une eau gazeuse.

- *Avez-vous déjà une idée en tête ? Vous savez que le*

*premier obstacle à franchir est le sujet – déclara-t-il.*

- *Je pensais m'atteler à l'oeuvre d'un écrivain qui n'a pas droit de cité aux yeux de l'académie : Mario Spinelli.*

- *Spinelli ? – demanda-t-il ou s'exclama-t-il, ce qui me fit craindre une forme de mépris de sa part.*

Je ne me souviens pas de ce que j'ai réussi à balbutier. Je sais que je n'ai pas osé exprimer mon opinion : pour moi, Mario Spinelli était peut-être et, même sans le *peut-être*, le meilleur écrivain de *polar* de langue espagnole. Ses quatre recueils de nouvelles et ses quatorze romans avaient été mes lectures de prédilection pendant mon adolescence et – d'une certaine façon – avaient déterminé ma destinée.

- *J'ai des doutes – dit-il –. Spinelli est ingénieux, il sait ourdir des trames précises et attrayantes, mais... – Il secoua un peu la tête, comme à la recherche du terme exact – Mais, en fin de compte, il est un auteur commercial, un pur fabricant de best-sellers, l'exécuteur d'un genre mineur.*

Je fus surpris de trouver ce préjugé chez un homme aussi docte que Manuel Ramírez Ansaldi. Je répliquai avec une certaine agressivité :

- *Avec tout le respect que je vous dois, docteur, je ne suis pas d'accord avec vous. Il n'existe pas, à mon avis, de genres majeurs et de genres mineurs ; il n'existe que des oeuvres littéraires excellentes, très bonnes, bonnes, médiocres, mauvaises et très mauvaises.*

Manuel Ramírez Ansaldi esquissa un sourire légèrement suffisant. Je ne me sentis pourtant pas offensé et le vis avec

sympathie.

- *Je savais – me dit-il – que vous alliez me répondre exactement ce que vous m’avez répondu : cela correspond à votre personnalité un peu passionnée. Je vous ai dit cela pour vous provoquer. En réalité, vous avez raison et je suis d’accord avec vous.*

Enhardi, je voulus ajouter un exemple frappant :

- *Jugeons des résultats et non des intentions : je crois que le vaudeville **El conventillo de la Paloma**, de Alberto Vacarezza (N.d.T.), est très supérieur à la tragédie **Dido**, de Juan Cruz Varela (N.d.T.). Et, d’après ce que disent ceux qui croient savoir, le vaudeville est un genre mineur et la tragédie, un genre majeur ...*
- *Oui mais avez-vous lu **Dido** ?*

Je dus admettre que je n’avais pas lu cette tragédie.

- *Je vous félicite – dit-il –. Votre intuition fut bonne. J’ai, moi, lu **Dido** et elle ne m’a pas semblé être une oeuvre méritoire.*

J’ai senti que, malgré ces chausse-trapes ironiques de Ramírez Ansaldi, j’avais remporté la première manche. J’ai aussi compris que le docteur, un peu las, était revenu de tant de choses, de tant de polémiques insaisissables, de tant de discussions creuses ...

- *Je comprends – ajouta-t-il – que les bureaucrates de la Faculté considèrent les livres de Spinelli comme de simples passe-temps, des labyrinthes ou des énigmes de trois cents pages. Quelle importance ? Mais ses arguments sont relativement rigoureux ; il n’abuse pas de la psychologie et fait en sorte que ce qui est*

*apparemment fantastique ait, à la fin, une explication rationnelle. Il se permet pourtant parfois quelques simplicités et une certaine démagogie qui ne me plaisent pas ... Il est clair, en l'occurrence, que ce qui importe le moins c'est mon opinion ... Quant à votre projet, il me semble excellent mais vous savez comment cela se passe : vous devrez le présenter et il devra être approuvé par le comité d'évaluation. Je ne vous promets rien mais, croyez-moi, je serai de votre côté. Vous êtes ambitieux et, dans de tels cas, l'ambition est un bon moteur.*

A la façon dont il articula l'adjectif *ambitieux*, il me sembla que, dans son esprit, il était accompagné de l'adverbe *trop*.

Le reste de la conversation représenta pour moi une série de stimulants. Même si c'était avec une certaine mauvaise grâce, Ramírez Ansaldi prouva qu'il se souvenait relativement bien de quelques arguments et de certains procédés narratifs que le romancier avait l'habitude de reproduire. Même si c'était avec un halo de dédain, grâce à sa prodigieuse mémoire, il citait des détails et des personnages secondaires que, moi-même, qui ai lu les oeuvres tant de fois, j'avais oubliés.

« *Bien sûr* », me dis-je, « *il y a quelque chose d'indiscutable : je suis l'inexpérimenté Federico Loiácono, l'enthousiaste qui fait et fera ce qu'il pourra, et lui il est le merveilleux docteur Manuel Ramírez Ansaldi, celui qui aborde, traite et élabore n'importe quelle information externe, rendant fonctionnel ce qui mérite de l'être et rejetant ce qui ennueie ou dérange* ».

Je n'exagère pas si j'affirme que j'ai pris congé de lui dans un état d'émotion peut-être difficile à expliquer mais authentique. L'avenue Pedro Goyena est d'un aspect très agréable et cette soirée de décembre me parut doublement embellie.

### 3

Le temps imparti s'écoula et j'obtins, enfin, la bourse.

Je sais que l'appui de Manuel Ramírez Ansaldi fut décisif pour que mon sujet fût approuvé, même si les préjugés ne manquèrent pas de se faire sentir : Spinelli n'était pas engagé dans une cause politique ou humanitaire quelconque, la bibliographie sur lui n'abondait pas, il relevait de la littérature d'évasion, il connaissait le succès au niveau des ventes, ses livres étaient habituellement en tête des listes de *best-sellers*, il gagnait beaucoup d'argent ... En somme : toute une série de lieux communs propres à n'importe quelle *institution* imbue de sa personne.

Etant donné que la bourse que l'on m'octroyait m'amenait à me consacrer à mon doctorat à mi-temps, je pouvais me consacrer à une autre activité pour compléter mes revenus. Si ce n'avait pas été le cas, j'aurais eu besoin, afin de poursuivre mes études, de la discipline d'un ascète si j'avais prétendu subsister avec le peu d'argent que l'on m'accordait.

A cette époque, Ramírez Ansaldi me fit une fois de plus honneur en me demandant une faveur qui, en réalité, m'était bénéfique :

- *Vous savez comment fonctionne le mécanisme universitaire ; au fur et à mesure que nous prenons de l'âge, la Faculté nous écarte des sommets au moyen*

*de séminaires. Ensuite arrive inexorablement celui de la pension et l'oubli : lex vitae. Ainsi, comme vous l'aurez remarqué, j'emprunte le chemin de la disgrâce. On m'a proposé de donner un cours sur Cervantes. Peut-être voudrez-vous m'aider. **Don Quichotte** est une entreprise dans laquelle on ne se lance plus à mon âge. Ne voudriez-vous pas me donner un coup de main pour les récits imbriqués ? Aimerez-vous travailler sur « L'Aventure du curieux malavisé » (N.d.T. : chapitre XXXIII, tome I) ? Quand le séminaire sera terminé, quelques-uns des rapports internes seront publiés dans **Anales de Filología Romance**. Il est certain que les publications académiques seront plus que nécessaires pour votre avenir.*

J'étais occupé non seulement au travail sur Spinelli mais à nombre de corrections de style, que je devais à une maison d'édition d'ouvrages scientifiques, et à une traduction, à partir de l'anglais, d'un texte psychanalytique à faire dresser les cheveux sur la tête dont – comme Cervantes – je ne veux pas me souvenir, mais j'ai accepté sans hésiter. Manuel Ramírez Ansaldi ne m'avait-il pas aidé afin que je puisse travailler sur ma thèse de doctorat ? Manuel Ramírez Ansaldi ne m'avait-il pas formé au fil de cinq années ?

Cependant, il m'a prévenu :

- *On pourra difficilement trouver quelque chose de nouveau à dire à propos de Cervantes. Et qui veut entendre des choses nouvelles dans un séminaire ? Vous êtes adepte de ce qui est nouveau, comme tout*

*jeune. A mon âge (veuillez excuser l'expression rebattue **tempus victor**) nous nous contentons déceimment de la clarté et du nécessaire. Enseignons, dès lors, de la façon la plus honnête possible ce qui est essentiel concernant **Don Quichotte** : collectons ce que d'autres ont dit et recherchons ce qui nous semble le plus pertinent. La bibliographie abonde ; le bon critère se fait rare.*

Et c'est ainsi que, pendant un certain temps, j'ai disséqué les détails de la nouvelle italianisante, dans laquelle Cervantes rend, à sa manière, un hommage à Boccace. De nombreux critiques s'accordent pour dire que ce récit pourrait bien être supprimé de la trame générale du *Don Quichotte*. J'ai néanmoins exposé cette idée centrale : l'histoire dans laquelle Anselme sollicite son ami Lothaire pour qu'il mette à l'épreuve la résistance amoureuse de son épouse, en se livrant à des manoeuvres de séduction, constitue un reflet baroque de la folie de don Quichotte. En l'occurrence, pour étayer l'idée : je vois la sottise d'Anselme, en exposant son épouse au risque d'être infidèle, comme une façon cryptique de faire allusion à don Alonso Quijano, exposé à la déraison des romans de chevalerie.

Sans véhémence et sans résignation, Manuel Ramírez Ansaldi avalisa mon hypothèse, approbation qui – à vrai dire – me fit me sentir très bien.

#### 4

La bourse constituait un bon prétexte, ou plutôt une bonne raison, pour avoir une entrevue avec Spinelli. Je ne connaissais de lui qu'une photo, toujours la même, que l'on

reproduisait en deuxième ou quatrième de couverture de tous ses livres. Son aspect m'inspirait, je ne dirai pas une répulsion (car je l'admirais trop), mais une sorte de – comment l'exprimer ? – de déplaisir visuel. Contrairement à l'allégresse de raconter et à la gratuité qu'exprimaient ses livres « *d'évasion* », Spinelli avait un aspect lugubre et malpropre, qui rappelait un peu les images des existentialistes français. Il était complètement chauve dans la partie supérieure de la tête mais il avait, sur les oreilles, une abondante et très longue chevelure blanche, qui était prolongée par une barbe fournie couleur cendre. Le portrait reproduisait un visage très sérieux, avec un rictus d'amertume ou de tristesse au coin de la bouche, des lèvres un peu plissées, d'entre lesquelles émergeait une pipe. De grosses lunettes sombres complétaient une effigie pessimiste qui m'a toujours paru feinte pour transmettre une image d'*intellectuel engagé*, image qui, paradoxalement, n'avait aucun rapport avec le type de littérature qu'écrivait Spinelli.

Sous la photo, les éléments biographiques étaient succincts. Né à Piaggine, petite localité située à quelque cent kilomètres au sud de Naples, Spinelli avait émigré en Argentine alors qu'il avait un peu plus de vingt ans et, s'étant acclimaté à nos coutumes, il avait rédigé en excellent espagnol toute son oeuvre, dont le dos de couverture citait cinq ou six titres.

Comme je l'ai dit, la bourse me fournissait un motif valable pour tenter de le connaître personnellement. On savait que Spinelli était un homme plutôt misanthrope, qu'il vivait à Santa Stella Maris, ce tout petit village qui se

dresse en face de l'Atlantique avant d'arriver à Mar del Plata.

En octobre, j'ai cherché son numéro de téléphone sur Internet. Je ne l'ai pas trouvé : il n'y avait aucun Spinelli dans le village de Santa Stella Maris. J'ai ensuite eu l'idée d'appeler Fabulator, sa maison d'édition habituelle et, là, on me l'a communiqué. J'ai effectué une nouvelle recherche sur TeleXplorer et constaté que ce numéro correspondait à une certaine Carolina Frei.

J'ai tenté de prendre contact, à plusieurs reprises, avec Spinelli, mais cela m'a été impossible. C'était toujours une voix jeune et féminine sur le répondeur – probablement sa secrétaire, ai-je pensé, qui devait être cette Carolina Frei – : invariablement, elle m'informait que monsieur Spinelli était en voyage ou que, pour le moment, il n'accordait pas d'entrevues. J'ai insisté en novembre et en décembre mais en obtenant le même résultat infructueux. Après cela, je me suis lassé d'appeler et j'ai laissé s'écouler tout l'été.

Même si ce n'est pas toujours le cas, la persévérance peut être couronnée de succès : en mars, j'ai à nouveau essayé de le joindre. A l'autre bout du fil, une voix faible dit *Pronto*. Spinelli me répondait dans sa langue maternelle. Quand je lui eus appris qui j'étais et quelles étaient mes intentions, il passa immédiatement à la langue espagnole, avec des reliquats d'accent italien.

J'étais très nerveux et ému, et je crois que j'ai dit quelques sottises. Spinelli, avec une simplicité absolue, me déclara que, quand cela me conviendrait, je pourrais lui rendre visite chez lui à Santa Stella Maris afin de lui expliquer mon projet en détails. Je ne pouvais pas le croire

! J'ai senti que j'étais en train de vivre l'un des moments inoubliables de l'existence.

Le samedi suivant, j'ai pris l'omnibus à Retiro et, vers le milieu de la matinée, je suis arrivé au petit village. J'ai laissé ma minuscule valise aux *Eucaliptos*, le seul hôtel de l'endroit et, emportant mon carnet de notes, j'ai demandé le chemin pour se rendre à la maison de Spinelli. Le préposé – un petit jeune n'ayant pas plus de seize ou dix-sept ans –, quand j'eus commis l'erreur de lui révéler le but de ma visite, prit aussitôt la liberté de m'appeler *prof*, mais, à titre de compensation, il savait exactement qui était Spinelli et où il vivait, et il m'indiqua comment parcourir la distance d'un kilomètre à peu près.

Au cours du trajet, j'ai remarqué que la topographie de Santa Stella Maris était relativement curieuse. Je ne vis que deux étroites plages de sable. Dans sa majeure partie, le village s'élève à pas moins de cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer ; les vagues s'écrasent sur une falaise presque verticale qui, dans sa partie supérieure, devient une plaine prolongée par une avenue de circonvallation.

L'habitation semblait vieille et un peu négligée, avec de grosses grilles aux portes et aux fenêtres, qui lui donnaient un air colonial. Dans le petit jardin, l'herbe était haute et mélangée à du sable et à des feuilles mortes. Contrastant avec cela, deux voitures d'origine française étaient stationnées le long du trottoir : une impeccable Peugeot 207 blanche qui semblait être récemment sortie d'usine, et une Renault Gordini, une sorte de relique, fabriquée dans les années 1960 et dont la carrosserie bordeaux présentait, à présent, de la tôle froissée et des

bosselures, une voiture qui m'avait toujours semblé laide et difforme, et que j'avais très rarement vue. Je me suis fait la réflexion que les personnes d'un certain âge – comme c'était le cas de Spinelli – ont l'habitude de s'enticher d'objets anciens.

Une belle femme, grande et brune, d'une trentaine d'années, m'a ouvert la porte et, m'effleurant la joue, m'a donné un baiser qui s'est perdu dans l'air ; elle m'a dit :

- *Très heureuse de te connaître. Je suis Carolina, la secrétaire de Mario.*

Je me suis enfin trouvé en face de Spinelli. Même si sa date de naissance indiquait qu'il n'avait pas encore soixante ans, il est certain qu'il avait l'apparence d'un vieillard faisant pas moins soixante-quinze ans, voire quatre-vingts.

Extrêmement maigre et le dos voûté, il cheminait, avec sa haute taille, ployé et le pas hésitant, s'appuyant sur une canne métallique se terminant en tripode. Il avait revêtu un peignoir couleur marron, qui faisant songer à celle du pelage d'un rat ou d'une souris et qui accentuait encore davantage son image d'homme malade et à la santé fragile, se désintéressant déjà de la vie à ce qu'il me parut.

Sa voix, au lieu de grave, était éteinte et, bien qu'il fût depuis quarante ans en Argentine, il conservait un indissimulable accent italien.

Loi de la compensation : le brillant écrivain de littérature policière apparaissait comme un homme grisonnant, aux réponses hésitantes et courtes. De toute évidence, les reportages lui semblaient d'un conventionnalisme dénué de

sens. On le voyait courtois mais dégoûté. Il était fort myope : en lisant, il s'approchait du document écrit à presque le toucher avec ses lunettes de verres fumés à nombreuses dioptries (ce qui me fit déduire que Spinelli souffrait également de photophobie et qu'il ne pouvait pas supporter la splendeur du soleil).

Sur son bureau, il n'avait pas d'ordinateur mais une machine à écrire *Olivetti Lexicon* et j'associâi cette prédilection pour ce qui était ancien à la présence de la Renault Gordini.

Je lui expliquai sommairement quelle était mon intention: écrire une importante monographie sur l'ensemble de son oeuvre. Il me remercia mais ne parut pas le moins du monde flatté par mon intérêt pour sa littérature.

- *Je vous suis sincèrement reconnaissant ... – disait-il, lorsque le dialogue languissait –. Cela fait plusieurs mois que je suis, chaque jour qui passe, plus fatigué et, en vérité, je n'ai pas envie de me prêter à des interviews ni de répondre à des questions. Je crois qu'un écrivain parle par ses écrits et non par ses réponses orales. D'après ce que vous me dites, vous connaissez bien mes livres ...*

Je m'empressai d'acquiescer, de peur que Spinelli ne veuille absolument pas collaborer avec moi.

- *Vous connaissez bien mes livres –répéta-t-il –. Je peux vous dévoiler ma « cuisine » d'écrivain. Voici ma table de travail, ma bibliothèque, mes originaux ... Vous verrez de vieux scénarios, des ébauches. Des nouvelles commencées et inachevées ... Je ne suis pas du genre à les jeter parce que, parfois, je trouve de nouvelles idées*

*dans les vieux papiers. Tout est à votre disposition, jeune homme. La seule chose que je vous demande, c'est de ne rien déplacer : cet apparent désordre est mon ordre et j'y retrouve tout de suite tout ce dont j'ai besoin.*

Ce fut le pacte et je m'y suis tenu.

## 5

Mes engagements sur le plan du travail m'occupaient à temps plein du lundi au vendredi. Mais je m'étais habitué à une méthode consistant à me rendre chez lui quelques samedis dans la matinée ; je logeais toujours à l'hôtel *Los Eucaliptos*, et le préposé, l'adolescent du nom de Kevin, fils du propriétaire, savait que j'étais « le *prof* qui se rendait à la maison de l'écrivain Spinelli ».

Le romancier se trouvait parfois à domicile. Je continuais à travailler dans sa bibliothèque ; Carolina avait l'habitude d'apporter du café et quelques petits biscuits, puis se retirait. Spinelli n'écrivait jamais les jours fériés et il me laissait faire mes recherches en paix, pendant qu'il arpentait, en fumant sa pipe, d'autres<sup>127</sup> pièces de cette maison rectangulaire et énorme. Ce qui est certain c'est que, sans que je puisse en expliquer la cause, le bruit lancinant sur le sol de sa canne en tripode engendrait chez moi une angoisse diffuse.

La plupart des samedis, Spinelli était cependant absent. A ces moments-là, Carolina – qui n'était pas sa secrétaire mais, comme je l'avais supposé dès le début, la femme qui partageait sa vie – s'occupait de moi.

Il était criard qu'une jeune femme de trente années,

belle, aux courbes et mouvements suggestifs, vive avec un homme du double de son âge. Un homme qui avait beaucoup de qualités intellectuelles, c'est vrai, mais aucun attrait physique. Faible, peut-être malade, boitant, peut-être proche de la mort ... Une console de son cabinet de travail ressemblait à une étagère de pharmacie : des médicaments contre l'arthrose, contre l'arthrite, contre les rhumatismes, contre l'insomnie ; j'ai lu *Dormitol, Dendron Toxicus Rhus Toxicodendron, Rendo Rhodo, Rhus Algiol, Somnibonus*, et cetera.)

L'austérité de Spinelli contrastait – dirais-je – avec la garde-robe de Carolina. Bien que je ne connaisse rien à la mode ni aux vêtements féminin, il m'a semblé que la jeune femme – comme certaines starlettes de la télévision – avait des nouvelles robes à chacune de mes visites. Sans doute les substantiels droits d'auteur des *best-sellers* du romancier lui assuraient-elles un excellent train de vie et lui permettaient de satisfaire ses goûts : j'ai, par exemple, appris que la Peugeot blanche lui appartenait, un cadeau que lui avait fait Spinelli, qui n'utilisait que la vieille Gordini.

Certaines pensées dangereuses ont commencé à m'habiter ... Un samedi, j'ai demandé à Carolina pourquoi Spinelli était si rarement à la maison.

- *Il a voyagé en Italie presque la moitié de l'année dernière – me dit-elle – ; il a beaucoup de parents là-bas. A présent, il n'est à la maison que du lundi au vendredi, seuls jours où il écrit. Pratiquement tous les vendredis soirs, il monte dans sa Gordini et se rend à Mar del Tuyú pour rendre visite à une sœur malade,*

*qui ne peut plus marcher. Il y passe la nuit et y reste également le samedi ; il revient habituellement le dimanche midi.*

J'ai pensé : « *Cela signifie, ma beauté, que tu es seule toute la journée du samedi* ».

Je ne veux pas entrer dans de honteux détails érotiques ni non plus affirmer que Carolina a recherché ma présence ou moi la sienne. Le fait est que, l'un de ces samedis, je n'ai pas regagné *Los Eucaliptos*, comme j'en avais pris l'habitude, afin d'y déjeuner et y faire une petite sieste : j'ai déjeuné dans la salle-à-manger avec Carolina et, Carolina et moi, nous sommes retrouvés dans le lit conjugal de Mario Spinelli. J'ai éprouvé un peu de remords, je ne le nie pas, mais je me suis également dit que mes vingt-six ans m'autorisaient à profiter de cette Carolina, que son mari (ou quel que fût leur lien) ne parvenait probablement plus à satisfaire.

La jeune femme et moi avons adopté une sorte de routine. Par téléphone, elle m'avisait, le vendredi, si mon voyage jusqu'à Santa Stella Maris était faisable ou en valait la peine : les avis positifs prédominèrent en général. La maison de Spinelli devint ma maison du samedi et Carolina ma femme du samedi.

## 6

Un mercredi, très très tôt (il devait être cinq heures du matin), je fus réveillé par le téléphone. C'était Carolina. Au début, je ne parvenais pas à comprendre ce qu'elle me disait, car elle mélangeait d'apparentes incohérences avec des rires nerveux et des sanglots.

J'ai fini par me rendre compte de la surprenante

nouvelle : Spinelli était décédé dans un accident de la circulation survenu à Santa Stella Maris. Je me suis demandé comment on pouvait être victime d'un tel accident dans un village où il n'y avait quasi aucune voiture ni aucun habitant.

- *J'arrive* – lui répondis-je.

Quelques heures plus tard, j'étais aux *Eucaliptos*. Dès qu'il me vit entrer, Kevin me dit :

- *Savez-vous, prof, que l'écrivain est décédé ... ?*

- *Oui, merci, Kevin. C'est pour cela que je suis venu.*

J'ai laissé ma valise à l'hôtel et me suis précipité à la maison de Carolina.

Elle m'apprit, sans pouvoir se l'expliquer, que Spinelli avait eu connaissance de « *notre liaison* ».

La veille au soir, il le lui avait reproché de mille manières et ils avaient eu une discussion orageuse. Chose rare chez lui, gagné par son angoisse, Spinelli, durant la dispute, avait bu plusieurs verres de whisky. Complètement soûl, il avait fini par quitter la maison, claquer la porte avec colère, monter dans sa Gordini disloquée et partir. Le lendemain matin, on avait retrouvé l'auto à moitié submergée dans la mer, au pied des falaises, trois portières ouvertes, celle de derrière à droite complètement arrachée, et la carrosserie toute cabossée.

La police avait conclu que « *le sujet, en évident état d'ébriété, aux dires de sa conjointe* », avait remonté avec son véhicule l'avenue de circonvallation et s'était précipité, comme un rocher qui rebondit, jusqu'au pied des falaises. Sous les chocs, les portières du véhicule s'étaient ouvertes (ou avaient été arrachées) et le corps de Spinelli était tombé

à la mer. Le cadavre, probablement emporté loin de la côte par la houle, n'avait pas encore été retrouvé. La Préfecture Navale était en train d'effectuer les recherches requises ..., et cetera.

Qu'elle le voulût ou non, Carolina était contrite et en proie aux remords et à l'angoisse. Il me sembla que le plus prudent consistait à la laisser seule avec ses chagrins, afin qu'elle se remette de ses émotions ; je retournai donc à Buenos Aires, l'après-midi-même.

Lorsque je quittai l'hôtel, Kevin me demanda :

- *Reviendrez-vous ce samedi, prof... ?*

Peut-être avais-je une appréhension intime mais il me sembla déceler dans la question une certaine ironie et que Kevin en savait apparemment plus sur ma relation avec Carolina.

- *Je ne sais pas* – fut ma seule réponse.

## 7

Mais, au bout d'un certain temps, je repris mes visites à la maison de Carolina. Renonçant à l'hospitalité des *Eucaliptos*, j'arrivais le samedi vers onze heures du matin et je me retirais le dimanche soir.

Après un mois de recherches infructueuses, la Préfecture – comme le prescrit la loi – déclara Mario Spinelli officiellement mort, et Carolina et moi pûmes, dès lors libres et heureux, nous libérer de nos ultimes craintes.

Bien que mon intérêt littéraire pour son oeuvre n'eût pas diminué d'un iota, s'y ajouta le vil stimulant commercial que le petit remous causé par la mort de Spinelli, allant favoriser la diffusion et la vente de mon

livre d'essais lorsqu'il serait publié. De sorte que je m'attelai à la tâche de plus belle ; je ne trouvai néanmoins, parmi les papiers du romancier, pas de meilleures informations que celles déjà livrées par ses narrations.

A un moment de la nuit d'un samedi à un dimanche, je me suis éveillé en proie à l'inquiétude et j'ai allumé la veilleuse. Carolina, profondément endormie, n'avait rien entendu. J'ai tendu l'oreille et me suis frotté les yeux.

Le bruit connu de son tripode métallique sur les carrelages semblait provenir du bureau et de la bibliothèque de Spinelli. « *Ce n'est pas possible* », me dis-je. « *Soit je suis en train de rêver ; soit, c'est beaucoup plus grave, je suis en proie à une hallucination ou fou* ».

Les pas et le bruit de la canne se rapprochaient de la chambre-à-coucher. Je secouai Carolina :

- *Eveille-toi, Carolina, Mario arrive !*

Elle s'éveilla mais ne comprit pas ce que je lui disais.

- *Comment ? Comment ?* – répéta-elle plusieurs fois.

La voix connue et italienne de Mario Spinelli dissipa tous les doutes :

- *Carolina et Federico : étiez-vous en train de dormir ... ? En train de dormir dans mon lit ... ? Oh, excusez-moi si je vous ai extirpés de ce sommeil bienheureux et sans remords.*

J'étendis machinalement le bras et rallumai la veilleuse.

Debout, élégant comme toujours, souriant et ironique, le docteur Manuel Ramírez Ansaldi nous regardait. Il avait revêtu un équipement de gymnastique et portait un sac de sport. D'une façon complètement incongrue, ses mains

avaient des gants jaunes en caoutchouc, de ceux que l'on utilise pour laver la vaisselle. Il fit tinter un trousseau de clés et appuya le tripode contre le mur.

J'ignore quel mouvement de stupeur Carolina et moi avons dû faire car la voix de Mario Spinelli ajouta :

- *Non, n'ayez pas peur de ce fantôme ... Je ne suis pas une véritable personne, je ne suis qu'un inventeur de fictions policières qui a feint d'être né à Piaggine et qui se cache derrière un pseudonyme vraisemblable. Je suis à peine une création, et pas la seule, de cet homme que le monde dit réel connaît sous le nom de Manuel Ramírez Ansaldi.*

Et, après ce que j'ai considéré comme étant une odieuse pause pour mesurer ses effets, sorte de coup bas dans une comédie de bas étage, il poursuivit, alors avec la voix et les inflexions habituelles de Ramírez Ansaldi :

- *Je suis doté du bon sens commun et peux comprendre quels sont les droits présumés de la jeunesse par rapport aux démérites d'un vieillard boitant et presque moribond. Je vous suggère de vous vêtir, de faire votre toilette et de passer ensuite dans la salle-à-manger, où nous pourrons aborder divers sujets de conversation.*

Eh bien, je ne sais pas ... je ne parviens pas à comprendre et encore moins à décrire les pensées chaotiques qui se bousculaient dans ma tête. Malgré le discours tranquille de Ramírez Ansaldi, Carolina était terrorisée. Je crois que je n'éprouvais pas de peur physique mais je sentais qu'un ruisseau de fiel coulait sous les paroles du professeur.

Nous avons gagné la salle-à-manger. Il nous y attendait

en effet, assis en tête de table. D'un geste, il nous signifia de nous asseoir de part et d'autre. Il avait placé trois verres, remplis presque à ras bord, avec du whisky et de la glace. Il indiqua la bouteille, récemment entamée :

- *Je regrette qu'il s'agisse du populaire **Criadores** et non du **Caballito Blanco**, mais, dans l'urgence, c'est le seul que j'aie réussi à acheter dans un magasin chinois quelconque. Pour commencer, je propose un **toast** à trois.*

Il tendit le bras droit et son verre s'entrechoqua avec celui de Carolina et avec le mien.

- *Ad multos annos* – dit-il, avec un sourire.

Il but un long trait, les yeux fermés, dans la même attitude que je lui avais vue au bar de l'avenue Pedro Goyena.

- *Le professeur Loíacono a de nombreux talents : il est intelligent, possède une relative perception littéraire, un sens critique moyen, un discernement plus ou moins louable ... En résumé, il est ce que nous pourrions appeler un homme raisonnablement brillant. Il est, de surcroît, grand, beau garçon, sympathique, « fonceur », « expert » ... Jeune et ambitieux, il a l'habitude de réussir ce qu'il entreprend. Il est, en somme, un winner, pas vrai ?*

Cette question était adressée simultanément à Carolina et à moi. Je me suis borné à esquisser un geste vague, qui pouvait signifier tant une affirmation, une négation ou un doute.

- *Quant à moi, j'avoue que j'ai des dons d'histrion ; en outre, le jeu littéraire et les impostures, les*

*personnalités troquées, m'enchangent ...*

Ramírez jouissait indubitablement de la petite oeuvre théâtrale qu'il était en train d'improviser devant deux spectateurs.

- *Un individu qui, comme moi, a légitimement gagné le prestige académique d'un humaniste classique ne pouvait pas s'abaisser à écrire des best-sellers, ce produit vil que je méprise profondément. Etre deux personnes dans l'intimité est plus simple qu'être deux personnes à l'extérieur, car, dans ce cas, peut intervenir l'incrédulité de ceux qui contemplant notre représentation. Il n'est pas facile de se déguiser ... Par exemple – il me regarda, en souriant – vous, jeune Federico, êtes, en réalité un frivole séducteur qui, Dieu sait si je me trompe, à un moment donné, s'est cru un critique littéraire, n'est-ce pas ?*
- *Non – répliquai-je –, ce n'est pas vrai. En réalité, c'est l'inverse ; en tout cas, je suis un critique littéraire qui a succombé à la tentation humaine.*
- *Très bien. Il en sera ainsi : je ne vois pas de motif de polémique. Cependant, je suis surpris de constater que, malgré l'accès que vous avez eu aux sommets des lettres, vous ayez pu vous intéresser au brouet qu'écrivait Spinelli, ce trafiquant de l'infralittérature, dont les droits d'auteur, il est vrai, subvenaient au bien-être, assuraient l'appartement de la rue Maure, la BMW de Ramírez ... Sur ce point, je constate un certain échec de ma part en tant que professeur ...*

Son regard s'arrêta quelques instants sur mes yeux : et on lisait de la tristesse dans son regard.

- *Des déguisements physiques ... Je crois que des perruques ou des barbes postiches ne font qu'attirer l'attention sur leur porteur. J'ai préféré inventer la calvitie en me faisant raser le crâne, où mes cheveux conservent leur couleur d'origine ; favoris et barbe poussent naturellement, blancs et longs. Cheminer voûté, m'aider d'une canne, utiliser des lunettes de photophobe, revêtir le peignoir d'un valétudinaire ... : un jeu d'enfants. Qui sait faire le plus, sait faire le moins : si je peux imiter les voix de Gardel ou de Sandrini, je peux également imiter quelque chose de beaucoup plus facile : inventer la façon de s'exprimer à l'italienne de Mario Spinelli. Enfin ..., je crois que j'en ai assez dit. La très tendre Carolina comprendra ainsi pourquoi son époux (il allait dire son époux **bien-aimé** ; à la lumière des faits, je préfère supprimer l'adjectif) s'éloignait dans un voyage inexistant en Italie la dernière moitié de l'année, moment où il apparaissait à Buenos Aires transformé en docteur Ramírez Ansaldi, au deuxième quadrimestre universitaire. Et le jeune Loiácono aura déjà deviné pourquoi il proclamait que, dans la première partie de l'année, il était habituellement en Grèce ou en Israël.*
- *Excusez-moi, docteur, et je vous le demande respectueusement : pourquoi avez-vous joué toute cette comédie ?*
- *Pourquoi ... ? Pour des **raisons strictement littéraires**. Quel but peut et doit poursuivre un narrateur ? Le seul possible, une fin purement hédonique : le plaisir de fabuler, de créer de la fiction, d'agencer des réalités et*

*des mondes. En vérité, j'avais au début l'intention de ne pas aller au-delà de la pratique du jeu « d'apparence et de vérité ». Mais ... Loiácono avait l'habitude de contempler avec envie et lubricité les fesses et les seins de Carolina. S'en étant rendu compte Spinelli, décida, de commun accord avec Ramírez Ansaldi, d'appliquer la méthode du «**Curieux malavisé** » (N.d.T. : in **Don Quichotte**). Le docteur oeuvra comme Anselme, le jeune ambitieux comme Lothaire, la jeune femme comme Camille, et le résultat (lamentable) fut similaire à celui qu'imagina Cervantes dans son récit.*

A ce stade, je constatais comme une sorte d'éloignement ou comme si la vision devenait floue : vision de la salle-à-manger, de la table, des chaises, de la bouteille de *Criadores*, de Ramírez Ansaldi, de Carolina ... Une sorte de subite lassitude ou de torpeur, commençait à faire que je me désintéressais des paroles de ce comédien.

- *Accoutumé, comme je le suis, au whisky, les deux verres de la nuit de l'accident ne pouvaient pas produire chez moi le moindre effet éthylique, mais ils ont été utiles pour que Carolina me croie en état d'ébriété. J'ai également payé un prix. Au bout du compte, je ne cesse pas d'être un habitant de Buenos Aires sentimental et amateur de tango : je vous avoue que j'ai versé des larmes quand j'ai dû sacrifier sur la falaise ma Gordini 64, cette chère bagnole.*

Je tentai de répondre quelque chose (je ne savais pas quoi) mais ma langue était épaisse et je pus à peine articuler quelques syllabes sans connexion.

- *Bien sûr – dit Ramírez, en exhibant un petit flacon dans la main gauche –, le Dormitol, médicament en vente libre, est une marque commerciale ; la drogue est la mélatonine, qui est contre-indiquée quand on boit de l'alcool, car son effet s'amplifie trop. La belle Carolina et son attirant galant en ont bu avec leur whisky ...*

Je vis alors, au tout premier plan, sa main droite gantée de jaune et, dans la main, un revolver, prolongé par le cylindre d'un silencieux.

Il mit en joue la tête de Carolina et tira ... Il tira quatre, six fois ... ? Je ne sais pas. Carolina s'effondra sur la chaise, son beau visage transformé en une masse sanguinolente.

Il retira ensuite le silencieux du revolver et laissa l'arme sur la table, près de mon verre vide.

- *Je vais maintenant mettre un digne point final à cette oeuvre. Je vais emporter mon verre car rien ne doit laisser penser qu'une troisième personne a été en visite ici. Une fois dans la rue, je passerai un coup de fil anonyme à la police : je dirai que, passant devant telle maison, à telle adresse, de Santa Stella Maris, j'ai entendu une série de coups de feu. Je cacherais les clés de Caro dans quelque recoin, pas trop secret, de cette demeure que je connais si bien ; la police, comme elle en a l'habitude, fouillera tout et finira par les trouver. Les journalistes se livreront, avec leur légèreté sempiternelle, à des conjectures erronées : « Pour quelle raison l'assassin s'est-il enfermé à l'intérieur et a-t-il caché les clés ? Les experts*

*étudient plusieurs hypothèses »*, et cetera. Le fait est que, durant les huit ou dix prochaines heures, le jeune *Loiácono* dormira profondément et sera dans l'impossibilité d'agir. Il ne lui sera, semble-t-il, pas facile d'expliquer pourquoi il est enfermé dans une demeure étrangère en compagnie d'une femme, la maîtresse de maison, tuée par arme à feu, et en compagnie de l'arme du crime qu'il tentera, infructueusement, de cacher.

Je pris le revolver, le pointai sur Ramírez et actionnai plusieurs fois la gâchette.

- *Le chargeur est vide – expliqua-t-il –. A présent et, comme je le prévoyais, vous avez laissé sur le revolver des empreintes digitales et des échantillons d'ADN.*

Il rangea son verre dans le sac de sport, ouvrit la porte et se retira. J'entendis le bruit des deux tours de clé. A ce moment, une fatigue accablante, une sorte de masse visqueuse, s'abattit sur moi et j'appuyai le front sur la table.

Le soleil brillait lorsque je fus réveillé par les coups des policiers défonçant la porte de la maison.

Copyright, 2015 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

© Gramma, XXV, 53 (2014) : *Razones Estrictamente Literarias* (118–132). Universidad del Salvador. Facultad de Filosofía y Letras. Área de Letras del Instituto de Investigaciones de Filosofía y Letras. ISSN 1850-0153.

**\* Note de l'éditeur :**

Christian X. Ferdinandus est le pseudonyme commun des écrivains argentins Fernando Sorrentino et Cristian Mitelman.

**Notes du traducteur (N.d.T.) :**

France-Marie Rosset a assuré la traduction française du « *Evaristo Carriego* » de Jorge Luis BORGES (Editions du seuil, 1969).

Elle hésite sur la traduction du terme « *compadrito(s)* » et cette dernière varie, bien sûr, selon le contexte :

1) « *mauvais garçon(s)* » en pages 27, 69, 77.

2) Le terme n'est, en revanche, pas traduit en page 71.

Nous avons opté pour cette solution, la première n'étant pas convaincante dans notre contexte.

*La morocha* : musique de l'Uruguayen Enrique Saborido (1877-1941) et texte de l'Argentin Ángel Villoldo (1861-1919). (Précisions apportées par Fernando Sorrentino.)

*El conventillo de la Paloma*, de Alberto Vacarezza :

<https://literaturaargentinaii.files.wordpress.com/2012/10/vacarezza-alberto-el-conventillo-de-la-paloma.pdf>

*Dido* de Juan Cruz Varela :

<http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor-din/dido--0/html/>

*L'ingénieur hidalgo Don Quichotte de la Manche* par Miguel de Cervantès Saavedra, tome I :

<http://beq.ebooksgratuits.com/cervantes/Cervantes-1.pdf>

*L'ingénieur hidalgo Don Quichotte de la Manche* par Miguel de Cervantès Saavedra, tome **II** :

<http://beq.ebooksgratuits.com/cervantes/Cervantes-2.pdf>

Site de **Fernando SORRENTINO** :

<http://www.fernandosorrentino.com.ar>

Pour d'autres textes en langue française, voir :

<http://www.badosa.com/?m=050100&a=Sorrentino>

Site avec d'autres textes de **Cristian Mitelman**, en langue espagnole :

<http://www.comunidadinconfesable.com/author/cristian-mitelman/>

Biographie de Cristian Mitelman :

<http://www.libreriahernandez.com/autores/fichaAutor?authorId=116764>

La siesta de un fauno Mallarmé Debussy. Video de Cristian Mitelman (Artes combinadas. Música-Poesía- Imagen) :

[https://www.youtube.com/watch?v=JM\\_01uEleYE](https://www.youtube.com/watch?v=JM_01uEleYE)